
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 17/1 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.2.54146

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

untersuchten Themenbereich der »Bibliothèque Bleue« bildeten. Auch wenn die Polarität von Volks- und Elitenkultur als grundlegendes Beschreibungsmuster bestehen bleibt, so erfährt sie durch Differenzierungen wie Norm und Praxis, Mündlichkeit und Schriftlichkeit sowie durch Konzepte wie »religiöse Akkulturation«, »kulturelle Domestizierung« und »Karnavaleske Volkskultur« doch wichtige Erweiterungen und Präzisierungen. Besonders hinsichtlich der Analyse der »Literature of Roguery« erweist sich R. C. s zentraler Begriff der »Appropriation culturelle« – im Deutschen wohl am ehesten mit »kultureller Aneignung« oder »produktiver Rezeption« zu übersetzen – als fruchtbares Instrument, um die kreative Dynamik kultureller Prozesse zu beschreiben und statische Beschreibungsmodelle zu überwinden. Die Transformationen des spanischen Gaunerromans »El Buscón«, der sich im 17. Jh. zu einem Bestseller der »Bibliothèque Bleue« entwickelte und sich – u. a. mittels typographischer und lexikalischer Textmodifikationen, die R. C. sehr präzise herausarbeitet – zunehmend an ein populäres Lesepublikum wandte, liefern ein eindrucksvolles Fallbeispiel für die heuristische Brauchbarkeit dieses Begriffsinstrumentariums. Erfreulich ist auch, daß R. C. hier den nationalkulturellen Rahmen des »Hexagone« verläßt und Perspektiven einer komparatistisch orientierten Kulturgeschichtsschreibung entwickelt, für die »Nouvelle Histoire« – und vor allem auch die Forschungen zur Volkskultur – leider bisher eher eine Ausnahme. R. C. s Buch, das mit einem Namensregister ausgestattet wurde, bietet bewußt keine Synthese und auch keinen umfassenden Forschungsbericht zur Buch- und Lesergeschichte des frühneuzeitlichen Frankreich, sondern eher einen »Werkzeugkasten« mit materialreichen Fallstudien und innovativen methodischen Instrumenten, die Kulturhistoriker, aber auch sozial- und rezeptionshistorisch orientierte Literaturwissenschaftler zur Weiterverwendung anregen sollten.

H. J. LÜSEBRINK, Passau

Deutschland und Europa in der Neuzeit. Festschrift für Karl Otmar Freiherr von ARETIN zum 65. Geburtstag. 2 Bde. Herausgegeben von Ralph MELVILLE, Claus SCHARF, Martin VOGT und Ulrich WENGENROTH, Stuttgart (Franz Steiner Verlag) 1988, XIII–1019 p. (Veröffentlichungen des Instituts für europäische Geschichte Mainz, 134).

Point n'est besoin ici de présenter l'historien que ces deux beaux volumes honorent aujourd'hui. Chacun sait ses pôles de recherches: le Saint-Empire du XVI^e au XVIII^e siècle, l'absolutisme éclairé, principalement dans les pays catholiques de l'Europe méridionale, l'église catholique et ses réformations, du concile de Trente au jansénisme tardif, mais aussi l'Allemagne de 1918 à 1945, principalement les rapports de l'Eglise et de l'Etat et la résistance au nazisme. Tous connaissent le rayonnement qu'il donna à l'Institut pour l'Histoire européenne de Mayence, qu'il dirige depuis vingt ans. 50 historiens de 13 pays apportent leur contribution à ces mélanges, dont presque la moitié appartient à l'Allemagne fédérale, les collègues de Mayence ayant la meilleure place. On ne pourra que déplorer l'absence de toute collaboration française à ce florilège international.

La première partie regroupe les six articles traitant de problèmes historiographiques ou de définition de concepts. La polarité gauche-droite, héritée de la Révolution française, et dont le contenu de chacun des termes n'a cessé de gagner en hétérogénéité, garde-t-elle un caractère opératoire dans un monde dominé par la technologie et où on assiste à la déroute des idéologies (Hermann von der DUNK)? Comment l'historiographie allemande vit-elle la tension entre l'histoire nationale, qui fait un retour en force, l'intégration européenne et l'orientation vers l'histoire universelle? Comment articuler l'explicitation du »Sonderweg« avec un enseignement du type »Western Civ«, tel qu'il est pratiqué aux Etats-Unis (Michael GEYER)? Qu'apprend l'exemple allemand quant à l'équilibre difficile à tenir et toujours fragile entre le pluralisme de la société et l'unité de la Nation dont l'existence comme communauté ethnique, linguistique et culturelle préexiste à la conception politique héritée de 1789 (Thomas NIPPER-

DEY)? Trois contributions analysent quelques concepts chez de grands ancêtres: ceux de rationalité et de démocratie chez Tocqueville et Max Weber, sensibles aux dangers qui menacent la société évoluant vers la démocratie pour l'un, la bureaucratisation et l'industrialisation pour l'autre (Erich ANGERMANN), la conception de l'Etat et de la société chez Wilhelm Dilthey, adversaire de la »Realpolitik« bismarckienne, et pour qui la volonté n'est pas volonté de puissance, mais libre activité de l'homme en tant que citoyen (Jaroslav STŘIČEKÝ), la vision du monde moderne chez Walther Rathenau, Oswald Spengler et Ernst Jünger, tous trois à mi-chemin des pessimistes des années 1890 pronostiquant la fin de l'humanisme et de la vie »naturelle« et des enthousiastes du progrès et de l'industrialisation (Ernst SCHULIN).

Le seconde partie, beaucoup plus fournie – 21 contributions –, est consacrée à l'Allemagne et l'Europe de la Réforme à la Révolution française. Les sources de la théologie luthérienne sont un chantier toujours ouvert; les thèses de Heiko A. Obermann sont rediscutées; l'influence de Grégoire de Rimini et de ses épigones (Alphonse Varga de Tolède, Hugolin d'Orviéto..) sur Staupitz, et par-là sur Luther, est une hypothèse à creuser (Markus WRIEDT). En écho au livre de K. O. von Aretin, »Papsttum und moderne Welt« (1970) est analysé le pamphlet de Luther »Wider das Papsttum zu Rom, von Teufel gestiftet« (1545) où la papauté est dénoncée comme une création tardive de l'empereur Phokas; le pape n'est pas le chef de l'Eglise, n'a pas le droit de convoquer le concile ni d'en fixer l'ordre du jour (Rolf DECOT). La position de Campanella envers la Réforme est étudiée non seulement à partir de son »Dialogo politico contra Luterani, Calvinisti et altri eretici« (1595) et son »Epistola antilutherana« (postérieure à 1613), mais aussi des sources qu'il a utilisées; Dialogue politique car, pour qu'une réforme réussisse, il faut qu'elle ait des appuis séculiers (Boris ULIANICH). Plus à l'est, l'expansion russe à partir de 1550 offre un mélange de motivations politiques et religieuses, et une périodisation bien marquée: pragmatisme flexible et relative tolérance avant 1650, assimilation ensuite pour les animistes et l'Islam et tolérance éclairée pour les Chrétiens non-orthodoxes, tolérance au temps de l'absolutisme éclairé, allant jusqu'à l'accueil des juifs et des jésuites (Claus SCHARF).

L'histoire économique est la parente pauvre de cette section. La problématique occidentale de la crise du milieu du XIV^e siècle est appliquée aux Balkans; mais l'invasion turque offre la possibilité d'une explication exogène. Toute une argumentation tourne autour du terme turc de *mezra a*, longtemps traduit par »terre arable abandonnée«; en fait il s'agirait plutôt d'une zone d'agriculture extensive dominée par les céréales (Fikret ADANIR). La révolution industrielle n'a pas fini d'intriguer, ni l'inversion de modernité qui se produit alors entre l'Orient, longtemps techniquement, avancé et l'Occident. La longue respiration depuis l'an mil avec ses progrès (croissance de la population et des villes) et ses récessions aboutit finalement aux armes à feu, instrument décisif des conquêtes européennes, à la mathématisation de l'univers aux XVI^e et XVII^e siècles, enfin à la focalisation sur l'Angleterre du XVIII^e siècle (Gottfried SCHRAMM). Mais elle n'est pas seule: la ville livonienne de Pärnu, devenue russe en 1710, nourrie des immigrants russes et lubeckois, devint un grand port exportateur de lin, de chanvre, de céréales, de cuir et de bois (Raimo PULLAT).

L'histoire politique est en bonne place et les grands hommes sont à l'honneur. Comment Guillaume le Taciturne, pris entre des fidélités devenues contradictoires envers l'Empire, la Nation allemande et les Pays-Bas, devint-il le Père de la Patrie néerlandaise à la faveur de la guerre contre l'Espagne pendant laquelle l'Empereur se révéla, non pas un arbitre, mais un Habsbourg lié à Madrid (Georg SCHMIDT)? Comment Richelieu »gouvernait«-il Louis XIII, même dans le domaine intime de sa santé? Un »Avis« du cardinal au souverain, du 5 juin 1635, au moment où la France s'engageait dans la guerre ouverte, dissuade Louis XIII de prendre la tête de ses armées pour se distraire de sa mélancolie; ce serait une thérapeutique trop coûteuse en hommes, l'honneur royal ne pouvant être hasardé (Hermann WEBER). L'Empereur ou l'institution impériale sont présentés dans toute leur complexité. La politique de l'Empereur dans l'Empire n'est pas sans ambiguïté: défenseur traditionnel de la *Kleinstaaterei*, principale-

ment des petits Etats ecclésiastiques, l'Empereur est aussi seigneur territorial en Souabe; et les deux fonctions peuvent être en concurrence comme le prouve un conflit entre la *Landvogtei* de Souabe et l'abbé de Weingarten, Dominicus Laymann à la fin de la guerre de Trente ans (Armgard von REDEN-DOHNA). Se maintenir dans l'Empire est une préoccupation constante: Joseph I^{er}, en ce domaine, poursuivit l'œuvre de son père pour reconstituer sa clientèle en Allemagne, mais aussi pour affirmer ses droits dans une Italie sous domination espagnole et potentiellement gouvernée par son frère Charles III; d'où des conflits intrafamiliaux et avec le pape (Volker PRESS). La figure de proue de l'*Aufklärung* allemande, Frédéric II, mérite deux mises au point: l'une, en réaction contre les trop nombreux thuriféraires, énumère les aspects obsolètes, sinon rétrogrades de la politique du roi de Prusse en matière d'économie et de société, où il est très en retrait sur Marie-Thérèse, ses cécités en diplomatie (il ne croyait pas au renversement des alliances), son absence d'intérêt pour ce qu'on peut déjà appeler le concert européen, bien présent dans les conceptions d'un Sully, d'un Richelieu, d'un Lisola ou d'un Leibniz, ainsi que dans les traités de paix de 1648 ou de 1713 (Eberhard WEIS). La seconde décrit les relations de la Prusse avec les provinces roumaines jusqu'en 1777, dans le contexte de la rivalité austro-russe pour dominer les Balkans; la politique prussienne a sans aucun doute préservé l'autonomie de la Moldavie et de la Valachie menacée par Catherine II et par le souverain autrichien (Dan BERINDEI).

Quatre articles concernent l'*Aufklärung*. Le premier est une mise en perspective historiographique à partir de quelques grands ouvrages, depuis le très controversé «The Heavenly City of the Eighteenth-Century Philosophers» de Carl L. Becker (1945) jusqu'au livre de Lester Crocker, en passant par Cassirer, Paul Hazard, Peter Gay et quelques autres (Reginald de SCHRYVER). Un ouvrage du temps, le «Versuch einer Geschichte der Cultur des menschlichen Geschlechts» (1782) de Johann Christoph Adelung, fait l'objet d'une analyse qui dégage, à côté de traits archaïques (le couple originel et la théorie du peuplement qui en découle, les années comptées à partir de la création), l'aspect novateur d'une œuvre qui ne prend pas comme objet les guerres ou les princes, mais la culture et tout ce qui permet son avancement, comme le commerce (Johan van der ZANDE). La maçonnerie est une composante de l'*Aufklärung*; au-delà du siècle, elle influença les conceptions artistiques des romantiques par le recours qu'elle fit à ses origines médiévales (la Stricte Observance templière) et à l'œuvre du Grand Architecte de l'Univers dont Palladio offrait la meilleure image; d'Angleterre, les vagues médiévalisante et palladienne envahirent le continent (Tadeusz CEGIELSKI). Un autre pilier de l'*Aufklärung* fut le jansénisme tardif, orchestré par Dupac de Bellegarde et diffusé par les «Nouvelles Ecclésiastiques», et dont l'influence s'exerça dans le Saint-Empire sur des clercs comme l'abbé bénédictin de Fulda Sebastien Schaaf ou le prémontré Isfried Ohm; mais la propagation fut plus limitée qu'en Autriche, l'«espace idéologique» étant occupé dans l'Empire par l'épiscopalisme et le fébronianisme (Peter HERSCHE).

Cette partie se clot par quatre contributions relatives à la Révolution française ou à son temps. L'écho de la prise de la Bastille est suivi dans 18 quotidiens allemands et sept ouvrages écrits pour l'occasion, à travers 27 séquences narratives. Le symbole de la Bastille se repère dans les soulèvements de Boppard, Trèves, Sarrebruck, Cologne, Aix-la-Chapelle..., même si tous ne sont pas révolutionnaires à proprement parler (Rolf REICHARDT). La Révolution en Allemagne fut majoritairement rejetée. Pour certains comme Heinrich Jung-Stilling, chrétien conservateur, leur aversion n'était que l'exaspération de leur hostilité à l'*Aufklärung*; la France avait donné naissance à l'Antéchrist (Rainer VINKE). Les armées d'occupation firent le reste: celles de Moreau et de Jourdan en 1796 pillèrent, brûlèrent, saccagèrent, prophanèrent. Mais leur retraite, amorcée à la fin de l'été, se fit dans une atmosphère de guerilla de revanche qui préfigure les difficultés napoléoniennes en Espagne et en Russie; tel est l'envers du décor de la gloire italienne de Bonaparte (T. C. W. BLANNING). Les guerres européennes purent avoir des retombées lointaines: le conflit franco-anglais fut une des conditions de la conquête anglaise de Mysore aux Indes dans les années 1798-1799 (Stig FÖRSTER).

Le volume II s'ouvre avec une troisième partie intitulée »Allemagne, monarchie des Habsbourg et Italie de 1848 à 1914«. Le premier article est consacré à celui qui domina l'histoire allemande de la période, Bismarck; il s'agit moins de son action politique en elle-même que du mythe que son personnage représenta pour les Allemands et l'histoire allemande, et qui culmina avec la célébration du centenaire de sa naissance en 1915. Après l'éclipse de Weimar, l'Allemagne nazie remit l'homme d'Etat sur son piédestal. Est posée la question de la continuité entre le II^e et le III^e »Reich«; Bismarck a-t-il préparé Hitler et fut-il pour l'Allemagne, comme Frédéric II de Prusse, une »immense tragédie« (Lothar GALL)? On retrouve Bismarck à propos de la politique économique du »Reich« dans les années qui suivirent 1870: le lobby des producteurs d'acier pesa de tout son poids pour faire de la »Mitteleuropa« un marché réservé d'approvisionnement en matières premières et un débouché de produits finis. La crise de 1873 entraîna les Etats européens à élever leurs barrières douanières tandis que l'Allemagne pratiquait le »dumping«. Mais Bismarck résista à une politique qui aurait été trop agressive, et les maîtres de forge allemands durent abandonner l'espoir de conquérir totalement les marchés austro-hongrois et russe (Ulrich WENGENROTH). Le »Mittelstand« continue à susciter les recherches, d'abord parce qu'il est difficile à définir, ensuite parce qu'on sait le rôle qu'il joua dans la montée du nazisme. La politique du II^e »Reich« envers les classes moyennes, faite d'aménagements fiscaux et de protectionnisme agraire, ne fut-elle pas celle de l'apprenti sorcier? Qu'on considère les résultats électoraux de Weimar (David BLACKBOURN)! La période 1850–1914 fut aussi marquée par l'urbanisation massive de l'Allemagne et une mobilité accrue de la population; en amont, l'industrialisation conquérante, en aval une modification importante des structures de la population. Les migrations urbaines mesurées pour les villes de moins de 10000 habitants, de 10000 à 50000 et de plus de 50000 habitants ne sont qu'un aspect d'une mobilité plus vaste à l'échelle du pays entier (Steve HOCHSTADT).

Après l'Empire bismarckien, celui des Habsbourg. Un article retrace l'action politique de Belcredi, non pas Richard qui fut premier ministre en 1865, mais son frère aîné Egbert (1816–1894), vrai patriote tchèque, dont le rôle fut important dans le premier »Landtag« »post-féodal« (après 1848) de Moravie (Ralph MELVILLE). C'est dans cette province que naquit l'historien Heinrich Friedjung, un de ces juifs-allemands qui marquèrent la Vienne intellectuelle au tournant du siècle. Cet ami de Viktor Adler fut un des créateurs de la »Deutsche Volkspartei« et un infatigable défenseur de la cause allemande dans la double monarchie (cf. son »Kampf um die Vorherrschaft in Deutschland«). Les archives qu'il a laissées, où il transcrivait ses entretiens avec les hommes politiques du temps, Kálnoky, Aehrenthal, Festetics..., en font un des précurseurs de l'histoire orale (Fritz FELLNER). Autres documents passionnants que ceux laissés par Leopold von Andrian-Werburg (1875–1951), diplomate autrichien et spécialiste de la Pologne et de l'Ukraine, où l'on découvre la politique des épigones du ministre Aehrenthal, mort en 1912, les Macchio, Hoyos, Urbas, Forgách ... pendant le tragique été de 1914 (John LESLIE). En 1918, il y avait deux millions d'Allemands en Hongrie; vers 1880, 15% des travailleurs de l'industrie et du commerce, 15% des intellectuels, 30% des employés des transports étaient des germanophones. Il s'agissait d'abord d'une émigration professionnelle bien plus que d'une avant-garde germanisatrice. Mais le nationalisme allemand utilisa cette présence allemande et en fit la preuve de la supériorité de la culture allemande. La réaction ne se fit pas attendre; elle prit la forme d'une magyarisation accrue qui s'attaqua non seulement aux langues non magyares mais aussi aux modes de vie et aux comportements (Ferenc GLATZ).

L'Italie vient enfin, introduite par une étude des »ciambellano austriaco«, c'est-à-dire les Italiens décorés d'un titre de chambellan, et qui furent coincés entre le loyalisme envers l'Empereur et l'adhésion à l'unité italienne. La visite de François-Joseph dans le Lombard-Vénitien en 1851 fut boudée par 14 »Kämmerer« qui furent alors privés de leur dignité; mais 13 firent amende honorable et la récupèrent. Il est vrai que le titre était de moins en moins lié à

la personne impériale et de plus en plus à l'Etat; cette évolution favorisa le transfert affectif vers la patrie à venir (Brigitte MAZOHL-WALLNIG). Jusqu'en 1866, l'Autriche est bien présente en Italie. Metternich, en reconstruisant l'Europe en 1815, avait placé en son centre l'Empire d'Autriche, flanqué au nord par une Allemagne réorganisée et au sud par une Italie dominée par les Habsbourg de Vienne, de Modène, de Parme et de Florence. Ce sont ces deux piliers déjà bien ébranlés en 1848, qui s'effondrent en 1866 après Sadowa et la perte de la Vénétie (Franco VALSECCHI). Quelques Italiens restent sous domination autrichienne, en particulier à Trieste, troisième ville de Cisleithanie en 1918. Ces Italiens de Trieste réagissent à l'arrivée des Slovènes dont la proportion passe de 13 à 26% entre 1900 et 1910. Ils accusent Vienne de favoriser cette invasion slave. Néanmoins les tensions furent atténuées grâce à la force d'intégration du parti national-libéral, grâce au fait aussi que ces Slovènes étaient peu qualifiés et peu instruits, et par là peu réactifs aux thèmes nationaux (Marina CATTARUZZA). Cette partie se termine par un aperçu historiographique sur l'industrialisation de l'Italie où sont discutées les thèses de Gramsci, Rosario Romeo, Alexander Gerschenkron et jusqu'au modèle »Bonelli-Cafagna«: retard avant et après l'unification, déséquilibre nord-sud, accumulation primitive, ... (Peter HERTNER).

La quatrième et dernière partie concerne l'Allemagne et l'Europe après la Première Guerre mondiale et se partage assez également entre la période de Weimar et le III^e »Reich«. Dans l'Allemagne misérable d'après la guerre, les quakers anglais et américains firent preuve d'un grand élan caritatif pour secourir les enfants, les étudiants et les pauvres par des envois de nourriture et de vêtements, pour lutter contre le fléau renaissant de la tuberculose en subventionnant des cliniques... Dès 1922, la situation était notablement améliorée et le réseau animé par les quakers anglais fut remis entre des mains allemandes (Francis L. CARSTEN). Les difficultés de l'apprentissage de la République apparaissent à travers la vie politique à Sigmaringen où deux pouvoirs s'affrontent: le président du gouvernement, représentant officiel, et le prince Frédéric de Hohenzollern, parent du roi de Roumanie, qui revendique ses droits anciens, en particulier le patronage ecclésiastique et le respect de sa titulature, et qui représente par sa richesse, ses terres, ses officiers, sa cour, un potentiel économique que la ville de Sigmaringen ne veut pas perdre. Dans cette guerre d'opérette entre un pouvoir républicain mal accepté et cette survivance de la »Kleinstaaterei«, la victoire alla au prince; Alfons Scherer, ancien maire de Sélestat, puis président du gouvernement de Sigmaringen, fut rappelé (Fritz KALLENBERG). Les relations avec la France au temps de Stresemann sont envisagées à travers l'activité politique de Caillaux, dont on sait le pacifisme, ses espoirs dans un changement de régime en France (plus autoritaire et étatiste), sa condamnation pour défaitisme. Remis en selle, vice-président du conseil et ministre des finances en 1926, Caillaux tenta à nouveau de faire prévaloir ses vues dans les rapports franco-allemands alors troublés par l'affaire des réparations et l'occupation de la rive gauche du Rhin. Caillaux agissait-il par ambition personnelle ou fut-il le sincère artisan d'une entente entre les deux pays (Martin VOGT)? La défaite de l'Allemagne et l'éclatement de l'Autriche-Hongrie livrèrent l'Europe orientale et méridionale aux tentatives économiques des puissances occidentales. Dès 1919, l'Angleterre mena l'offensive en direction de Vienne et la France en direction de Budapest. Les intérêts français s'introduisirent en Pologne, en Bulgarie, en Tchécoslovaquie où Schneider mit la main sur Skoda. Mais la crise financière française obligea à limiter les objectifs. Dès 1925, la France concentra ses efforts sur les pays de la Petite Entente, tandis que l'Angleterre se consacrait aux pays révisionnistes, Autriche, Hongrie et Bulgarie. La crise de 1929 redistribua les cartes. En 1932, la France abandonna son plan de sauvetage de l'Europe du sud. La place était libre pour le retour en force de l'Allemagne devenue nazie (Györgi RÁNKI).

Les politiques agraires dans les deux pays fascistes, l'Allemagne et l'Italie, font l'objet d'une comparaison fournie. Au départ, des situations dissemblables: pas de classe moyenne paysanne en Italie et, à la différence des »Junker«, un soutien immédiat des propriétaires fonciers de la plaine du Pô à Mussolini. Celui-ci lança deux grandes opérations: la »battaglia del grano«

qui accentua le déséquilibre entre le nord et le sud, et la «bonifica integrale» dont les résultats, en dépit des milliards investis, restèrent en-deçà des espérances. En Allemagne, la politique agraire fut toujours subordonnée aux activités industrielles et d'armement («Butter oder (und) Kanonen»). Hitler hésita à heurter de front les «Junker» par une réforme foncière. La solution au déficit alimentaire allemand fut l'importation des pays centraux et balkaniques, puis l'agrandissement et l'exploitation de l'espace vital (Gustavo CORNI). La résistance au nazisme est encore au stade de la biographie et non de l'histoire sociale. Nous avons ici celle du comte Heinrich von Dohna, exécuté en 1944, un conservateur libéral et anti-absolutiste qui n'avait pas ménagé ses critiques envers la société wilhelmienne et l'offensive de Ludendorff. Il combattit Hitler par conviction religieuse et morale et pour sauver l'Etat de droit auquel il croyait (Lothar Graf zu DOHNA). La résistance fut aussi animée, jusqu'en 1938, par les émigrés allemands en France, réputée depuis 1789 terre d'asile. Quatre vagues se succédèrent, après l'incendie du «Reichstag», après le putsch de Röhm, après les lois de Nuremberg, enfin après la Nuit de Cristal. Ces exilés disposèrent de tous les moyens pour s'exprimer. A partir de 1933, la droite française xénophobe se déchaîna contre eux, d'autant plus que 80% d'entr'eux étaient juifs. Les efforts pour unifier les différents courants en une «Volksfront» échouèrent. Munich mit tragiquement fin à la liberté d'expression de ces 25 000 exilés, avant que Vichy ne les abandonne aux nazis (Walter F. PETERSON). L'Allemagne d'après 1918, c'est aussi un potentiel industriel à mettre à l'abri. Pour l'industrie d'armement, avions (Fokker) et sous-marins, les Pays-Bas, grâce à l'appui de la famille royale, furent terre d'accueil, comme ils l'avaient été pour le «Kaiser». Naquit ainsi le «Ingenieurskantoor voor Scheepvaart N. V.» qui put, à la fin des années 20 se réinstaller à Brême et à Kiel. Ainsi le «U-Boot» allemand continua à armer les marines de guerre du monde entier (Johannes HOUWINK TEN CATE). L'occupation des territoires conquis, 200 millions d'habitants, posa de difficiles problèmes au III^e Reich qui n'avait eu que six ans pour transformer l'Allemagne en Etat totalitaire. L'image de la mécanique bien huilée est contestée par ceux qui insistent sur les conflits de compétence, le chaos, le perpétuel état d'urgence. Il faut tenir compte aussi de la chronologie: à la période de «Blitzkrieg» correspondit un tempo accéléré dans les décisions concernant les conquêtes; après l'échec de Paulus, plus encore après la capitulation italienne, les modalités d'occupation s'infléchirent dans le sens du durcissement (Czesław MADAJCZYK). La seule Pologne occupée fait l'objet d'une contribution; elle concerne la vie scientifique de 1939 à 1945. Les Allemands brûlèrent les bibliothèques, saccagèrent les laboratoires, exécutèrent ou internèrent dans les camps nombre d'intellectuels. Le travail scientifique se poursuivit en Pologne là où l'expérimentation n'était pas nécessaire, là où les ressources des bibliothèques privées suffisaient, et surtout en Suisse et en Angleterre où de nombreux savants avaient trouvé refuge (Czesław ŁUCZAK).

In fine sont évoqués les divers plans qui virent le jour entre 1945 et 1955 pour neutraliser l'Allemagne, cette neutralisation étant la condition de la réunification. Le plan américain Byrnes, peu après Potsdam, se heurta au refus soviétique. Les Américains se rallièrent alors, avec Kennan et Marshall, à la doctrine du «containment» et à la partition. Staline relança l'affaire en 1952. Sa mort en 1953 réactiva les tentatives: Malenkov reprit la proposition, Churchill dans un discours de mai 1953 rouvrit les portes, bien qu'il n'ait pas prononcé le mot de neutralisation. Finalement l'emporta la crainte qu'une Allemagne réunifiée de 70 millions d'habitants ne soit à la fois un trop gros potentiel susceptible de ressusciter le «danger prussien», et un ventre mou au centre de l'Europe, facteur de déstabilisation. On se contenta donc de la réunification et de la neutralisation de la petite Autriche (Andreas HILLGRUBER).

L'ampleur de la période chronologique embrassée et la variété des thèmes abordés sont à la mesure de l'historien à qui ce large éventail est dédié. La liste thématique des publications de Karl Otmar Freiherr von Aretin, de ses interventions radiophoniques, de ses réactions à chaud à l'événement conclut le second volume et permet d'affirmer que tous ceux qui ont tenu à lui manifester leur estime et leur amitié ont voulu aller à la rencontre de ses intérêts et de ses curiosités.

Claude MICHAUD, Orléans